

LE COURS

Les deux sens du mot

❖ Toute réflexion sur l'histoire doit considérer les deux sens du mot : 1) le devenir historique, c'est-à-dire la succession des événements dans l'univers ou seulement dans l'humanité (l'histoire vécue et faite par les hommes) ; 2) la représentation de ce devenir, l'histoire que l'on raconte ou que l'on étudie. Bref, d'une part l'histoire comme réalité (le passé ou le devenir) ; d'autre part — et portant sur cette réalité — l'histoire comme récit ou connaissance.



Consultez aussi

le chapitre en ligne

1 L'Histoire a-t-elle un sens ?

Une Histoire ou des histoires ?

❖ Le premier sens du mot histoire (devenir historique) ouvre les questions de la philosophie de l'histoire. Y a-t-il une Histoire universelle, un devenir unique vers lequel convergeraient toutes les histoires particulières ? Ou n'y a-t-il que des histoires locales, à jamais dispersées ? L'histoire se développe-t-elle nécessairement, conduite par un principe d'ordre profond (matériel ou spirituel) ? Ou seraient-ce simplement les hommes qui feraient l'histoire — pouvant ainsi volontairement et librement modifier son cours ?

Le sens de l'histoire : une dangereuse croyance ?

❖ De même, l'histoire a-t-elle un sens profond ? Veut-elle dire quelque chose ? A-t-elle une fin (direction et terminus), vers laquelle elle tendrait par un long progrès ? Ou n'est-elle que l'absurde succession d'événements sans signification ultime et ne servant finalement à rien ? S'il y a un sens de l'histoire, celui-ci doit forcément la dépasser, car le sens d'une chose est toujours hors de celle-ci (une chose n'a pas de sens en elle-même). Mais alors, peut-on vraiment connaître le sens de l'histoire (savoir ce qu'elle signifie) ? Ou ne fait-on jamais que l'interpréter (en proposer une signification) ? En tant qu'au-delà de l'histoire, le sens de l'histoire n'est-il pas l'objet d'une croyance ou d'une utopie — n'est-il pas une idée religieuse ? Enfin, ce sens n'offre-t-il pas une dangereuse caution à tous ceux qui, s'en faisant les prophètes, voudront imposer leur dictature (fanatismes religieux ou politiques) ?

Militantisme : entre prophétisme et volontarisme

❖ Mais faut-il nécessairement espérer un sens global de l'histoire pour pouvoir y poursuivre nos propres buts ? Le scepticisme quant au sens final de l'histoire n'interdit peut-être pas le militantisme — si le courage de défendre nos valeurs sait nous y porter.

LA RÉPONSE DE HEGEL

L'histoire est un devenir rationnel

« La seule idée qu'apporte la philosophie est la simple idée de la Raison — l'idée que la raison gouverne le monde et que, par conséquent, l'histoire universelle s'est elle aussi déroulée rationnellement. »

Hegel, *La Raison dans l'histoire* (1830), « L'Histoire philosophique ».

► Problématique

Le cours de l'histoire humaine est-il désespérément absurde, ou doit-on y déceler une cohérence rationnelle ? Les événements arrivent-ils au hasard, ou accomplissent-ils un sens et une fin suprêmes ?

► Explication

❖ La thèse de Hegel est que, sous son tumulte apparent, l'histoire universelle est gouvernée par la Raison, principe absolu qui se réalise progressivement à travers les actions particulières des hommes.

La rationalité de l'histoire contre le pessimisme

→ En effet, malgré son apparence déçousue, le devenir historique est un processus profondément rationnel — comme l'est d'ailleurs toute réalité (« tout ce qui est rationnel est réel, tout ce qui est réel est rationnel¹ »). Les événements disparates s'unifient dans une « histoire universelle », le devenir dont le sujet véritable est « la Raison divine, absolue² ». Le sens de l'histoire (sa fin, sa direction, son message), c'est l'effort de l'Esprit pour « acquérir le savoir de ce qu'il est en soi³ », pour prendre conscience de sa liberté. Il n'y a donc pas lieu de désespérer.

Une histoire dialectique, rusée, violente

→ Mais ce sens est ignoré des hommes : telle est la « ruse de la Raison », qui se réalise dialectiquement, c'est-à-dire par son contraire, par le non-sens et l'irrationalité (apparents !) des actions humaines (passions, égoïsmes, guerres, etc.). « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion⁴ », et l'histoire est essentiellement conflictuelle (« les périodes de bonheur dans l'histoire sont ses pages blanches⁵ »). Le devenir historique a lieu chaque fois qu'une crise trouve sa résolution, qui constitue toujours un progrès.

► Débat et enjeu

Une idéologie religieuse ?

→ Cette conception finaliste de l'histoire s'appuie sur Dieu (l'Esprit absolu) : elle est finalement religieuse (providence, théodicée). Or, l'existence de Dieu est un objet de foi, non de démonstration philosophique. On peut dès lors voir dans cette philosophie une idéologie, au sens d'« un système d'idées construit de manière à justifier une croyance donnée à l'avance⁶ ».

Le risque du fanatisme

→ En outre, ne peut-on pas craindre que l'idée d'un sens de l'histoire ou d'une fin de l'histoire ne cache « un principe d'arbitraire et de terreur⁷ » ? En effet, sitôt qu'un groupe politique prétend détenir ce « Sens de l'Histoire », il peut s'en réclamer pour imposer autoritairement son ordre à la société — au nom de son « bien ». Le Sens semble passible de tout justifier... S'il faut reconnaître, avec Cournot, le caractère religieux de l'idée de progrès, il faut « ne pas s'étonner que le fanatisme y trouve un

1. Hegel, *Principes de la philosophie du droit* (1820-1821), Préface.

2. Hegel, *La Raison dans l'histoire* (1830).

3. *Ibidem*.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*.

6. M. Conche, *Vivre et philosopher* (1992), XVI.

7. A. Camus, *L'Homme révolté* (1951).

aliment⁸ ». N'oublions pas le mot de P. Valéry : « L'Histoire justifie ce que l'on veut⁹ ». Renoncer au fanatisme implique-t-il de renoncer à tout militantisme ? Non, si l'on comprend toutefois qu'il n'est nul besoin de se prévaloir d'une « connaissance » de la « volonté » de l'histoire pour agir dans l'histoire : la volonté personnelle ou collective y suffisent.

2 Quelle est l'objectivité de l'histoire ?

Le débat épistémologique

... Le second sens du mot histoire (récit historique) ouvre les questions d'épistémologie de la science historique (historiographie). Le fait historique (l'événement) est-il donné, ou construit par l'historien ? L'objectivité de l'histoire n'est-elle pas compromise par la subjectivité et l'interprétation de l'historien ? L'histoire nous fait-elle connaître des lois, ou se contente-t-elle de dégager les causes d'événements toujours uniques ?

L'histoire, entre mémoire et dogmatisme

... L'histoire comme discipline doit naviguer entre deux écueils :

- la partialité d'une mémoire évoquant le passé de manière subjective et déformée par nos désirs ;
- l'illusion d'une parfaite impartialité, d'une saisie objective et définitive de la vérité du devenir humain.

L'histoire, relation du présent au passé

... L'histoire doit certes rechercher la vérité, viser la connaissance du passé humain, c'est-à-dire son explication par la mise en relation causale de ses éléments clés. Mais elle ne doit pas pour autant ignorer la relativité de son point de vue — toute histoire est histoire *présente*, liée à son temps, donc elle-même prise dans le devenir historique. Toute histoire semble donc partielle autant que partielle : « L'histoire n'est donc jamais l'histoire, mais l'histoire pour » (C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*).

8. A. Cournot, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872).

9. P. Valéry, *Regards sur le monde actuel* (1931).

LA RÉPONSE DE RICŒUR

L'historien fait l'histoire

« Le document n'était pas document avant que l'historien n'ait songé à lui poser une question, et ainsi l'historien institue, si l'on peut dire, du document en arrière de lui et à partir de son observation ; par là même il institue des faits historiques. »

Paul Ricœur, *Histoire et Vérité* (1955), « Objectivité et subjectivité en histoire ».

► Problématique

Le fait historique se donne-t-il tel quel à l'historien ou est-il (re)construit par ce dernier ?

► Explication

Pas de trace ni de compréhension du passé sans historien

→ C'est l'historien qui, rétrospectivement, institue une réalité présente comme document et comme fait historiques. En effet, le passé n'est plus et n'est connaissable qu'à partir de ses traces présentes. Mais le présent ne fait pas naturellement signe vers le passé : il faut lui poser certaines questions. Telle est la tâche de l'historien. De plus, aucun événement ne livre tout son sens quand il a lieu, et certains événements n'auront même jamais été vécus comme tels (qui a vécu la totalité de la chute de l'Empire romain ?).

L'histoire à rebours

→ L'histoire ne coule donc paradoxalement pas du passé vers le présent (où l'historien n'aurait qu'à la consigner), mais plutôt du présent vers le passé (par la reconstruction de l'historien). Les faits historiques ne préexistent pas au travail de l'historien : c'est lui qui les institue. L'histoire ne cesse alors de se renouveler, à mesure que se renouvellent les perspectives et la compréhension des historiens.

► Débat et enjeu

Subjectivité et objectivité

→ L'histoire est-elle inévitablement déformée par la subjectivité de l'historien ? Non, car l'historien vise une certaine objectivité, dont il s'assure par des règles de méthode rigoureuses et spécifiques (critique des documents, etc.). Il cherche les relations de causalité entre les événements, pour rendre intelligible le passé (par exemple, en quoi la famine a concouru au déclenchement de la Révolution de 1789).

Historiens contre mythomanes

→ L'historien n'atteint certes jamais la connaissance parfaite, ni totalement achevée, ni absolument certaine du passé.

Cependant, il peut dégager des arguments hors de tout doute raisonnable (c'est-à-dire dont on ne peut en l'état douter, sauf à douter de tout). Ces arguments permettent un accord de la communauté des historiens autour de certaines représentations du passé. Ils permettent dès lors de réfuter les thèses fautives, falsificatrices ou de mauvaise foi. Ils interdisent le négationisme outrancier : « Nier l'histoire n'est pas la réviser¹⁰ ».

3 Tout est-il historique ?

**Histoire
et éternité,
connaissance
et vérité**

❖ Demandons-nous enfin quelle est l'extension de l'histoire : tout est-il historique (historicisme), ou bien quelque chose échappe-t-il à l'histoire ? Une contradiction apparaît immédiatement : si rien n'est hors du devenir historique, la connaissance ne devient-elle pas impossible ? En effet, la connaissance est la représentation adéquate de ce qui est, c'est-à-dire la pensée vraie. Or, comment connaître quoi que ce soit si même la vérité change ? Si la vérité est historique, ce qui était vrai hier peut devenir faux demain. Pourrons-nous alors jamais rien connaître ? Et qu'opposer à ceux qui entendraient nier la vérité historique ? La vérité ne doit-elle pas nécessairement être anhistorique ou éternelle ? Pourtant, notre savoir progresse dans le temps. Faut-il alors parler d'une histoire de la vérité, ou plutôt d'une histoire de la connaissance ?

LA RÉPONSE DE SPINOZA

La vérité est hors de l'histoire

« Personne ne dira jamais que l'essence du cercle ou du triangle, en tant qu'elle est une vérité éternelle, a duré un temps plus long maintenant qu'au temps d'Adam. »

Spinoza, *Pensées métaphysiques* (1663), II, 1.

► Problématique

La vérité est-elle soumise au devenir historique, ou est-elle éternelle ? Tout dépend-il de l'histoire (historicisme), ou quelque chose lui échappe-t-il ?

10. P. Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire* (1987), III.

La vérité est éternelle, hors de l'histoire

► Explication

→ Par son éternité, le vrai échappe au temps — donc à l'histoire. (Si l'on entend par « éternité » le contraire du temps.) Un temps immense s'est écoulé depuis l'origine des choses (Adam, selon la Bible, est le premier homme), mais tout a-t-il pour autant duré ou été affecté par le temps ? Non : il faudrait sinon admettre « qu'une idée fausse est devenue vraie, et rien de plus absurde ne peut se concevoir¹¹ ». Par exemple, l'égalité entre la somme des trois angles d'un triangle et la somme de deux angles droits est nécessairement vraie, donc pas plus vraie aujourd'hui qu'hier. De même, la vérité d'un fait (la prise de la Bastille) subsiste, même quand celui-ci n'existe plus. La vérité d'un énoncé ou d'un fait ne passe pas avec le temps : elle est éternelle, atemporelle, anhistorique.

► Débat et enjeu

Connaissance et vérité, distinctes et solidaires

→ Le progrès de la connaissance contredit-il l'éternité de la vérité ? Non, car si la vérité changeait, la connaissance ne pourrait pas progressivement s'en approcher, et nulle connaissance ne serait jamais acquise. La connaissance se rapproche de la vérité, sans jamais tout à fait l'atteindre (la connaissance n'est jamais absolue, elle n'est que de moins en moins fausse...).

L'irréversible histoire des sciences

→ Ce n'est donc pas la connaissance des faits qui détermine leur vérité (car alors la vérité changerait avec sa connaissance, ou ne serait pas vraie si elle n'était pas connue), c'est au contraire leur vérité (éternelle) qui détermine leur connaissance (progressive). La science, c'est-à-dire la connaissance de la vérité, n'a une histoire que si la vérité n'en a pas. L'éternité de la vérité permet le progrès des sciences, qui est « la plus irréversible des histoires » (G. Bachelard).

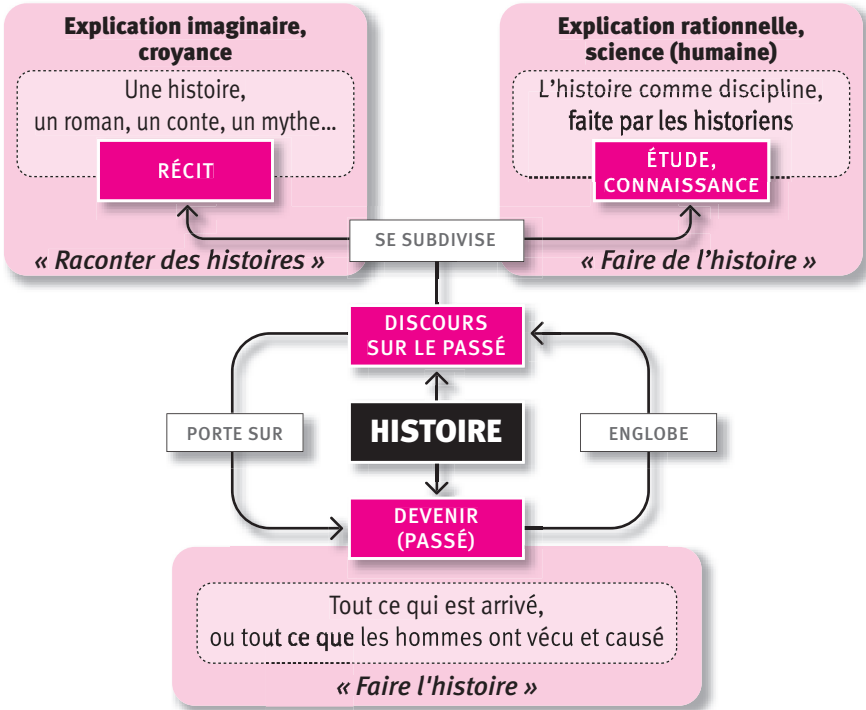


Plus en ligne

11. Spinoza, *Éthique* (posth. 1677), prop. 8, scolie 2.

MÉMORISER

Faire de l'histoire, faire l'histoire, raconter l'histoire



Schémas en ligne

BIEN ABORDER UN SUJET DE DISSERTATION

Est-ce l'homme qui fait l'histoire ou bien l'inverse ?

REFORMULATION

L'homme (l'individu, le collectif ou l'humanité), par sa volonté et son action, est-il la cause efficiente du devenir historique, ou bien est-il au contraire déterminé dans son être par l'histoire ?

PROBLÉMATIQUE

L'homme est-il la cause ou le simple effet de l'histoire ? L'homme peut-il librement orienter le cours de l'histoire, ou est-il au contraire inexorablement emporté par le devenir historique ?

PLAN

1 L'homme fait l'histoire

L'histoire, c'est l'ensemble des faits et gestes des hommes et, plus particulièrement, des grands hommes. « Nous savons que le plus intime de nos gestes contribue à faire l'histoire [...] que nous appartenons à une époque qui aura plus tard un nom et une figure et dont les grands traits, les dates principales, la signification profonde, se dégageront aisément : nous vivons dans l'histoire comme les poissons dans l'eau, nous avons une conscience aiguë de notre responsabilité historique » (Sartre, *Situations II*).

2 L'histoire fait l'homme

- 1) L'histoire comme passé détermine la condition présente de l'homme (Comte, *Catéchisme positiviste*) ;
- 2) L'histoire comme devenir pèse sur l'individu, qui se trouve démuni face à cette force collective (« on n'arrête pas l'histoire ») ;
- 3) Les grands hommes eux-mêmes font l'histoire à leur insu (« ruse de la raison » : Hegel, *La Raison dans l'histoire*), ou ne savent pas le sens que leurs actions présentes prendront dans l'histoire à venir. En ce sens, l'avenir ne cesse d'improviser le sens du passé.

3 Dialectique de l'homme et de l'histoire : l'homme fait l'histoire qui le fait

L'homme ne fait l'histoire qu'à partir de sa condition historique présente, c'est-à-dire des conditions héritées du passé, de ce que l'histoire a fait de lui. « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement,

dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » (Marx, *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*).

Si, par ses choix et son action, l'homme peut modifier l'histoire, c'est cependant toujours à l'intérieur d'une situation historique déterminée.



Sujets expliqués, exercices interactifs et compléments en ligne